

Au lecteur français

C'EST à l'occasion de la London Book Fair que j'ai fait la connaissance de Johnny Temple. Perdu dans un océan d'agents et d'éditeurs encravatés, notre homme faisait penser à un corbeau ébouriffé tout droit envolé du New York du début des années 1990, à l'époque où Giuliani n'était pas encore le maire de la Grande Pomme et où le karcher bobo n'avait pas encore totalement transformé la ville.

Depuis une dizaine d'années, à côté de ses activités soniques de bassiste, Temple dirige Akashic Books, une maison d'édition entièrement indépendante dédiée à la culture populaire urbaine dans son acception la plus noble. On trouve de tout chez Akashic : des polars abrasifs qui vous mettent le nez dans le bitume, des auteurs cultes qui continuent de sentir le soufre comme Denis Cooper, des ouvrages de musique, des essais critiques... bref, une marmite bouillonnante et inspirante. Dans un univers anglo-saxon dominé par les grands groupes médiatiques où les rachats de maisons d'édition sont légion, l'indépendance et la radicalité assumée de ce petit Poucet de Brooklyn fait toujours rêver...

Très vite, Johnny m'a parlé de sa collection autour des villes noires. L'idée est simple : un recueil de nouvelles pour chaque grande ville. Appréhender la réalité sociale d'une ville par le prisme de la littérature.

Inviter au voyage par les mots et la fiction. Après avoir « capturé » l'esprit de plusieurs villes américaines, Johnny Temple souhaitait maintenant ouvrir la collection sur le monde. La soirée a continué, les bières ont coulé et, quelques heures plus tard, Johnny m'a demandé si je voulais m'occuper du recueil dédié à Paris. Dire non n'a jamais été mon fort...

Paris Noir a été conçu comme une auberge espagnole. L'envie était de mélanger les genres, de faire se côtoyer des pointures du roman noir avec des auteurs plus classiques que l'on a davantage l'habitude de retrouver dans les collections de littérature dite « blanche ». De faire cohabiter dans un même livre des conteurs d'histoires et des ciseleurs de mots. Bref, essayer de présenter un éventail le plus large possible au lectorat américain.

Trois ans plus tard, c'est avec joie que j'apprends que *Paris Noir* va être publié en France. Le cheval de Troie parisien revient sur ses terres après un long voyage de l'autre côté de l'Atlantique. Ce qui me rend particulièrement heureux, c'est de savoir que *Paris Noir* va être publié par une petite maison d'édition indépendante naissante : Asphalte. Trois ans plus tard, c'est comme si le même combat continuait : David contre Goliath, petite maison mais grand désir... J'espère humblement que *Paris Noir* leur portera chance. Longue vie à Asphalte.

Aurélien Masson

Introduction à l'édition américaine

« C'EST bien de nous avoir enfin envoyé les nouvelles, mais n'oublie pas de m'envoyer une introduction. » Cela fait deux jours que le message électronique de Johnny Temple clignote sur mon écran d'ordinateur. Moi, si j'ai choisi d'éditer, c'est bien pour n'avoir jamais à écrire et rester dans l'ombre, à la manière d'un bassiste plongé dans le noir qui regarde en souriant le guitariste partir dans un solo endiablé.

À force de tourner en rond comme une souris sur sa roue sans qu'aucune lumière ne s'allume, j'ai décidé de retrouver le vieux Momo, le bouquiniste du coin. Si Paris est encore et toujours une ville noire, c'est d'abord grâce à Momo et tous ses compagnons de labeur, ces dizaines de petits libraires indépendants qui diffusent sous le manteau les vieux *pulps* des années 1950-1970. Tous les week-ends, les amateurs se retrouvent, échangent leurs trésors contre de nouvelles merveilles. C'est Momo qui m'a formé l'œil, gamin, en me passant les Goodis, les Thompson et autres Chandler. Alors vous pensez, l'idée que la Série Noire fasse son entrée sur le devant de la scène américaine, ça lui fait tout chose. Nous, les Français, on est forts pour importer, mais exporter c'est une autre affaire.

Momo et moi, on grille une cigarette devant le café allumé. Deux mois maintenant que les fumeurs font des rondes sur le trottoir comme des pénitents. La première fois que je suis allé à New York, je m'étais amusé de voir ce ballet d'enfumés qui allaient et venaient des bars. Je me disais : « Jamais ça en France. » Finalement, nous, les Français, on fait tout comme les Américains, avec quelques années de décalage, au mieux. Alors Paris, chez Akashic Books, dans la collection des villes noires, il était effectivement temps. Momo me croit à juste titre en rade d'idées lumineuses, et le voilà parti sur un tableau historique de Paris, la ville du crime. Il me parle des classes laborieuses, donc forcément dangereuses, qui peuplaient le ventre de Paris au XIX^e siècle avant que les bourgeois ne les chassent à coups de grandes avenues et de nettoyage urbain sous la houlette du non regretté baron Haussmann.

Deux bières plus tard, Momo est parti pour la butte Montmartre et les gangsters des années 1930-1950, les premiers deals de schnouff, les titis parisiens, les prostituées grande gueule avec leur argot qui effraye les notables. Le problème avec Momo, c'est qu'il aime bien la bière et que, plus il est amoureux, moins ses idées sont claires. Le voilà en train de parler de Melville, d'Alain Delon (une de nos spécialités, avec le camembert non pasteurisé) et autres images sépia. Pris d'angoisse, je prends soudain conscience que je n'ai quasiment rien retenu de cette leçon improvisée. Ce n'est finalement pas un hasard si les cours se font dans des salles de classe et non sur les tabourets mal rembourrés de bistrots à l'atmosphère trop claire (« Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »).

À nouveau devant l'écran insomniaque de mon ordinateur, je me dis que l'essentiel est d'écrire que Paris est une ville qui vit et donc qui meurt tous les jours. Pas la peine de se cacher derrière l'histoire, les souvenirs de guerre. Ce qui menace Paris, même dans sa noirceur, c'est la « muséification », qu'elle devienne un grand parc d'attraction à peine plus grand qu'une miniature Disney. À Paris, tout est encore là, il suffit de regarder et d'ouvrir les yeux : à l'ombre de sa berline, le chauffeur de Marc Villard rêve de sauver l'amour de sa vie, une prostituée échouée sur le macadam comme un oiseau sur une plaque de mazout. Plus loin,

gare du Nord, Jérôme Leroy mêle ses pas à ceux d'un homme en fuite, l'État à ses basques, les hommes en noir ne sont pas que des membres du FBI. Dans le même temps, Salim Bachi attire notre regard sur deux jeunes Maghrébins qui tentent tant bien que mal de s'intégrer à une société fermée ; malheureusement, à Paris, New York ou Karachi, la tentation de la violence est là, sournoise, insidieuse. Sans parler de ce Chinois délicieusement dépeint par Chantal Pelletier, lequel pensait goûter à la fameuse gastronomie française avant de comprendre que c'est lui qui serait le morceau de choix.

Loin des clichés de cartes postales, nous assistons aux côtés de Jean-Bernard Pouy à une révolte des loufiats, des garçons de café qui se mettent en quatre pour retrouver leur meilleur client mystérieusement disparu. Le café, c'est là que tout se passe, pas seulement les cours d'histoire alcoolisés de Momo. C'est ici, pour Christophe Mercier, que les amoureux maudits se donnent rendez-vous pour fêter Noël en secret. C'est encore dans un café que le journaliste spécialiste des rumeurs sur Internet de Didier Daeninckx a été vu pour la dernière fois avant de se faire poignarder rue des Degrés. Peut-être ne s'agissait-il pas de rumeurs, allez savoir. En parlant de rumeur, ne dites surtout pas à DOA que la violence des Russes en est une. Laissez-le vous parler de sa précieuse amie, un mannequin russe qui aimait trop les diamants pour passer inaperçue. Derrière le strass et le glam, le monde de la mode cache de sérieux prédateurs. Demandez à Layla, l'héroïne de Dominique Mainard, si elle voit la vie en rose. Pour elle, l'existence n'a rien d'une émission de télé-réalité et la jeune chanteuse en herbe qui se rêvait en haut de l'affiche finira bien bas sur cette terre. Pas d'oscar pour la jeune rêveuse, juste un *body bag*. Sous ses airs de pierre bien broyée, Paris reste un lieu de tragédie quotidienne ; sous les pavés parisiens, le Péloponnèse. Comme ce fils, décrit par Laurent Martin, qui revient au bercail après un long exil, pour découvrir qu'on n'échappe pas à ses fantômes, ni à ses amours perdues.

Par delà les lumières, par delà les bistrots, Paris parfois ressemble à un tombeau. C'est la ville qu'on fuit, ou du moins qu'on rêve de fuir. Mais à chaque coin de rue, le passé vous saute à la gueule comme une hyène grimaçante. Patrick Pécherot vous baladera au cœur du

17^e arrondissement, non loin des quartiers de la Gestapo dans les années 1940. Quand la mémoire commence à vous jouer des tours et que le passé s'imprime sur le présent, la vie tourne vite au cauchemar. Ou la folie... Regardez Hervé Prudon déambuler dans le 14^e arrondissement ; si vous lui demandez votre chemin, ne lui parlez pas en anglais ou vous risquez de vous faire répondre « *no comprendo* l'étranger ». Je vous conseille plutôt de le suivre sans un mot, prenez les chemins de traverse, arpentez avec lui la rue de la Santé, une rue où l'on trouve pêle-mêle une prison, un hôpital psychiatrique et la dernière demeure de Samuel Beckett, découvrez son Paris féérique qui n'existe que dans sa tête. Après tout, on ne vit pas sa ville, on la rêve. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter d'« entrer dans le rêve ».

Aurélien Masson